



# critique

Zhang Yueran

## Un clou dans la tête

Par l'étoile montante de la littérature chinoise, une saga familiale sur trois générations et sur la violence que la politique fait subir aux esprits et aux corps.

Par Alexis Brocas

**L**a critique littéraire a des points communs avec la pêche au saumon : dans les deux cas, il s'agit de se placer au milieu du flot et d'attraper les plus beaux spécimens. Ainsi ce *Clou*, magistral roman chinois contemporain, œuvre de l'étoile montante Zhang Yueran, 38 ans, parue à la rentrée de septembre et que nous avons manqué laisser filer, intimidés par son volume (600 pages), l'abondance de ses personnages (deux familles, sur trois générations, et leur foule de relations) et les tortuosités de sa narration. C'eût été dommage, car non seulement ce livre bénéficie d'enthousiasmantes qualités littéraires – et notamment d'une construction digne des maîtres du roman total –, mais il permet une plongée dans le crâne des citoyens chinois d'hier et d'aujourd'hui, une visite de leur mémoire collective, et montre l'incidence de l'histoire – Révolution culturelle, guerre sino-japonaise – sur la vie des individus.

Le roman se construit sur les voix alternées de deux de ces individus, deux trentenaires perdus qui se retrouvent

★★★★★



**Le Clou**,  
Zhang Yueran,  
traduit du chinois par  
Dominique Magny-Roux,  
éd. Zulma.  
592 p., 24,50 €.

après des années de séparation. La première, Li Jiaqi, rédactrice de mode, rejoint la ville de Jinan, une métropole provinciale où elle a grandi, pour assister aux derniers jours de son grand-père, le célèbre Li Jisheng, « cardiologue le plus estimé de Chine » et fierté locale depuis qu'il est entré à l'Académie de médecine. Elle y renoue avec sa cousine, la très exemplaire Li Peixuan, revenue des États-Unis, qui participe à l'élaboration d'un documentaire édifiant à la gloire du grand-père, intitulé *Cœur bienveillant, digne attitude*. Curieusement, Li Jiaqi refuse d'y collaborer – et il faudra ce roman pour élucider ses raisons.

### UNE MÉCANIQUE TERRIBLE

À Jinan, Li Jiaqi retrouve Cheng Gong, l'autre voix du roman. Lui n'a jamais quitté Jinan. Les deux se sont connus à



# fiction



LI JINPENG/ED. ZULMA

La romancière Zhang Yueran signe sa première œuvre traduite en français.

l'école, au sein de la « bande des cancre » – qui rassemblait les enfants issus de familles de travailleurs manuels et où Li Jiaqi, avec sa prestigieuse ascendance, faisait figure d'anomalie. Pourtant, Cheng Gong avait lui aussi pour grand-père un médecin réputé. Mais, lors de la Révolution culturelle, après une séance d'autocritique particulièrement musclée qu'il a finie avec un clou dans le crâne, Cheng Shouyi est devenu « grand-père légume » et le

“ En Chine, la faillite d'un homme signe aussi celle de sa famille. ”

patient permanent d'une chambre d'hôpital. Depuis, sa famille a périclité.

Bien entendu, c'est ce clou, et le crime qu'il suppose, qui lie les familles des deux narrateurs et autour duquel tournent leurs monologues. Ce clou est la métonymie d'une très vaste intrigue tissée de jalousies, d'adultères et de culpabilités, où les péchés des grands-pères pourrissent la vie des pères et retombent sur leurs petits-enfants. Une mécanique terrible fondée à la fois

sur la psychologie et sur les déterminismes sociaux : en Chine, la faillite d'un homme signe aussi celle de sa famille. La tragédie enfante les tragédies. Il y aura un remariage empêché, une fugue amoureuse ratée, une autre réussie pour le malheur des amants... Tout un écheveau d'intrigues sino-shakespeariennes qui impressionne par son ampleur.

D'autant que les décors et les protagonistes sont hautement crédibles et bien inscrits dans l'histoire contemporaine, dont ils subissent les effets... et qu'ils incarnent parfois par



Pays : FR  
Périodicité : Mensuel  
OJD : 16827

métaphores. Prenons Li Jisheng, le fameux académicien : un dictateur familial dont les conseils, comme ceux du président Mao, avaient valeur d'ordres. Son fils, Li Muyuan, s'est rebellé : au lieu d'étudier la médecine, il a préféré la littérature. Cela lui a valu d'être envoyé dans les champs sous l'effet de l'une des foucades du régime résumée dans ce slogan : « Les jeunes instruits à la campagne ! » Là, il a rencontré une jolie paysanne, qu'il a épousée afin de faire enrager son père. Comme le dit leur fille, Li Jiaqi, « devoir sa naissance à un slogan, voilà qui relativise la valeur de la vie. Mais je devrais m'en réjouir car, dans ce pays, il y a encore plus d'enfants qu'un slogan a empêchés de voir le jour ». Cette allusion critique au contrôle des naissances et aux effets très concrets de la politique chinoise sur la vie des individus dit bien la manière de l'autrice d'articuler passé et présent, particulier et collectif.

#### TOM SAWYER SOUS LE RÉGIME DU PARTI UNIQUE

Quant au mariage de Li Muyuan et de sa belle paysanne, il débouche sur une vie de tourments. Devenu un professeur de littérature et un poète réputé, Li Muyuan voit sa carrière brisée pour

avoir aidé des étudiants à se rendre à Pékin – comprendre sur la place Tiananmen, même si ce n'est pas précisé. Puis il profitera de « l'esprit des années 1990 » et de la libéralisation de l'économie pour se lancer dans l'import-

### “ Li Muyuan voit sa carrière brisée pour avoir aidé des étudiants à se rendre à Pékin. ”

export. Il s'agit d'acheter, le moins cher possible, des marchandises de mauvaise qualité pour aller les écouler en Russie. Il entamera aussi une relation extraconjugale avec une certaine Wang Luhan, qui le mènera à divorcer et à s'installer à Pékin. Or Wang Luhan est elle aussi liée à l'affaire du « clou », on ne dira pas comment. Et Li Jiaqi finira par l'apprendre...

Si complexe, importante et mouvementée qu'elle soit, la vie de Li Muyuan n'est qu'un des fils tragiques dont se tisse ce roman. Mais le texte a aussi un côté *Tom Sawyer*, lorsqu'il évoque les divertissements de la bande des cancre

sur le campus de l'université de médecine où tous leurs parents travaillent. Un côté *Tom Sawyer* sous régime du Parti unique : ces divertissements ont pour épicerie la « Tour des morts », où sont stockés les corps – souvent en morceaux – des délinquants exécutés qui serviront aux chercheurs. Comme le dit Cheng Gong, « la Tour des morts était le lieu parfait pour la purification des âmes : quiconque s'y rendait un jour développait une phobie des délits, et plus encore des crimes capitaux », attendu qu'en cas de transgression « la société se vengerait jusque sur votre cadavre ».

#### LA DESTRUCTION, FORME ULTIME DE CRÉATION

Et pourtant, ce roman s'organise autour d'un crime dont l'auteur demeurera impuni, tandis que sa victime – allégorie du peuple chinois impuissant ? – reste allongée les yeux ouverts. Mais il faut bien que quelqu'un paie, et ce seront les descendants. Cheng Gong, petit-fils de la victime, qui ne veut pas devenir comme son père – un alcoolique et violent, qui profitait de son statut de garde rouge pour se venger de la déchéance de sa famille. Las ! Cheng Gong volera tout de même un ami d'enfance et maltraitera une ancienne camarade éprise de lui. Li Jiaqi ne s'en tire mieux qu'en apparence : hantée par le passé, elle tentera de reproduire avec un poète et sa femme le trio qu'elle a constitué brièvement jadis avec son père et sa deuxième épouse.

Leur discussion est l'occasion d'un bilan sur les figures de leur enfance et sur les destins empêchés des membres de leurs familles. Ils éclaircissent en même temps la tragédie du clou, et les multiples tragédies par elle suscitées. L'habileté de la romancière à expliquer ces désastres les uns par les autres laisse pantois. Tout comme le pessimisme du propos. Mais peut-être ce pessimisme vient-il de notre regard occidental. Car, comme le dit Li Jiaqi, « la destruction a toujours été considérée dans ce pays comme une forme ultime de création. Comme c'était excitant d'allumer la mèche du secret pour que l'explosion ouvre une brèche béante dans le monde ». En ce sens, ce livre est une déflagration. ■

#### extrait

Après l'opération, il s'écoula plusieurs jours avant que la police ne vienne à l'hôpital pour mener l'enquête. Le crime avait probablement été commis après la fin de la séance de critique, une fois les gens dispersés : le malfaiteur s'était rendu à la Tour des morts et avait planté le clou dans la tête du malheureux. Il venait d'être tabassé, il gisait à terre, incapable de bouger, l'esprit sans doute embrumé, si bien qu'il n'avait certainement pas résisté. L'auteur du méfait devait avoir d'excellentes connaissances en anatomie et être un chirurgien expérimenté pour être capable de trouver l'emplacement précis permettant d'éviter la mort immédiate de mon grand-père. Plus tard, certains prétendirent en plaisantant qu'il s'agissait de l'opération la plus réussie de tout l'hôpital et qu'il était vraiment dommage de ne pas en connaître l'auteur. Les policiers tenaient pour suspects tous les participants à la séance de critique. Ils demandèrent aussi à ma grand-mère d'énumérer toutes les personnes qui nourrissaient de l'hostilité envers mon grand-père. Cela faisait une longue liste, et loin d'être exhaustive. Le fait est que la plupart des médecins de l'hôpital le haïssaient. Ma tante m'expliqua que, même s'il était très fort sur le champ de bataille, grand-père n'était pas très calé en médecine. En tant que directeur adjoint, il avait autorité sur des médecins plus chevronnés que lui, ce qu'ils avaient du mal à admettre. Lui-même les trouvait prétentieux et arrogants. Pour se venger, il les brimait : plus ils étaient compétents, plus il les empêchait de manier le scalpel, si bien que tous ces gens nourrissaient contre lui un profond ressentiment, n'attendant que l'occasion de se révolter.